La révolution bégaie

Autor(en): **Lempen, Silvia / Gordon-Lennox, Odile / Michellod, Michèle**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **74 (1986)**

Heft [6-7]

PDF erstellt am: **20.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-277967

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

EMANCIPATION ET SEXUALITE

LA REVOLUTION BEGAIE

Le sexe change, et nous ? Ou alors, tournons la question autrement : nous changeons, et le sexe ? L'émancipation des femmes, puis l'évolution technologique en matière de reproduction ont bousculé les anciennes règles du jeu érotique. Mais la signification existentielle du sexe, surtout pour les femmes, est encore à reconstruire.

Matteo, le héros du premier roman du sexologue Georges Abraham[1], s'interroge sur la mystérieuse gémellarité du sexe et de la mort. Pourquoi, sur le point de pénétrer Susanna, sa dernière et toute récente conquête, a-t-il soudain la vision d'un cadavre, qui met en péril son érection ? Pourquoi, sur la tombe de sa mère, éprouve-t-il le besoin de se demander quel genre de caresses elle prodiguait à son père ?

Lors d'un voyage d'affaires aux Etats-Unis, Matteo est invité à participer à une séance d'amour de groupe. Faiblement inspiré par la compagne que le hasard lui a réservé, il cherche à s'exciter en regardant le couple d'à côté.

Mais pourquoi faut-il qu'à ce moment précis il se souvienne — et c'est justement cette évocation qui lui facilitera l'orgasme — d'un rat, cerné par les passants dans une rue de New York, qui s'était jeté sous une voiture pour leur échapper ?

Pour Matteo, homme d'aujourd'hui, la mort n'est pas la brutale antithèse du sexe, voire le châtiment de la jouissance ; elle est, au contraire, une certaine vérité du sexe, tel qu'il est vécu dans un monde où le mâle a définitivement perdu ses plus triomphales certitudes. Lorsqu'il apprend qu'il est atteint d'une maladie cardiaque, Matteo se prend à s'imaginer fauché en plein coït : un fantasme vieux comme le monde, mais qui ne renvoie plus, pour lui, à cette ancienne terreur du Don Juan : voir sa virilité foudroyée au zénith de la conquête. Non, pour Matteo, l'association du sexe et de la mort fonctionne plutôt comme révélateur d'une insécurité sexuelle et existentielle fondamentale.

« Les femmes, commente Georges Abraham, ne se sont pas encore suffisamment rendu compte de cette nouvelle fragilité des hommes. Elles, dont un éclat de rire suffit parfois à rendre un violeur impuissant... »

Meryl Streep et Woody Allen.

DE LA REPRODUCTION AU PLAISIR

Les femmes auraient-elles moins évolué que les hommes en matière de sexualité ? Hypothèse incongrue, semble-t-il, au vu des bouleversements qui se sont produits ces 25 dernières années. N'ont-elles pas été les plus directement concernées par le passage d'une sexualité orientée vers la reproduction à une sexualité orientée vers le plaisir ? N'ont-elles pas été les principales bénéficiaires et, pour certaines d'entre elles, les promotrices de la démolition systématique des tabous ? S'il y a aujourd'hui plus de couples heureux qu'autrefois — et il y en a, n'en déplaise aux moralistes et aux prophètes de malheur — c'est bien parce que l'épanouissement sexuel se décline désormais aussi au féminin.

Par ailleurs, n'est-ce pas par un gigantesque accroissement du pouvoir des femmes, en premier lieu sur leur propre corps, que s'est traduite la maîtrise de la fécondation ? Enfin, ne sont-elles pas aujourd'hui radicalement interpellées dans leur liberté, dans leur identité même, par la tendance actuelle à dissocier complètement la jouissance sexuelle de la perpétuation de l'espèce, grâce aux nouvelles technologies de reproduction ? Les véritables héroïnes de la révolution sexuelle, ou plutôt des révolutions sexuelles successives et parfois contradictoires qui ont ébranlé l'ordre ancien, ce sont bien elles, les femmes. Alors, leur reprocher d'avoir moins évolué que leurs partenaires...

Mais attention ; l'évolution des pratiques et des attentes sexuelles est une chose, l'évolution de la perception profonde de la sexualité en est une autre. Comme le rappellent Elisabeth Imfeld et Henriette Hopf, du Cifern (Centre d'information familiale et de régulation des ▶

naissances), à Genève, il y a aujourd'hui des femmes qui vont à la consultation de sexologie pour guérir de leur frigidité, pour découvrir toutes les ressources de leur corps, et qui sont prêtes, parfois, à sacrifier leur relation conjugale pour s'épanouir. Il y a des femmes qui exigent de leur compagnon une amélioration continuelle des performances, voire l'abandon du modèle traditionnellement masculin de la pénétration en faveur d'autres formes de plaisir. Il y a des femmes qui font du tourisme sexuel au Maroc ou aux Caraïbes, comme les hommes en Thaïlande. Il y en a qui pratiquent avec délices l'amour par téléphone (il paraît néanmoins qu'elles restent moins obscènes que leurs partenaires...) ou par ordinateur individuel (le dernier must de la jeunesse américaine). Et il y en a d'autres qui revendiquent, non plus le droit à l'orgasme, mais le droit à la virginité, dans la tentative de sauvegarder une féminité aux abois. Aujourd'hui, tout est permis, même le romantisme.

Faye Dunaway.

LE TRIOMPHE DE LA SIMILARITE

Oui, mais qu'en est-il de la véritable signification du sexe dans leur existence ?

Pour Georges Abraham comme pour Elisabeth Badinter (cf. FS Mai 1986) la différence sexuelle tend à disparaître en Occident : les femmes et les hommes exercent ou peuvent exercer les mêmes activités et les mêmes fonctions sociales, et l'évolution vers une fécondation sans sexe les placera tôt ou tard sur un pied d'égalité, même en ce qui concerne la reproduction — au point que les transsexuels qui, nous raconte le sexologue, viennent parfois lui demander aide et conseil lui apparaissent comme des êtres anachroniques. On pourrait ici observer, comme le font remarquer les responsables du Cifern, que le lien entre la reproduction et le corps de la femme ne s'évacue pas aussi facilement ; si tant de femmes arrêtent de prendre la pilule sans pour autant avouer un désir d'enfant, c'est sans doute que ce désir d'enfant, comme désir d'enfantement, est destiné à rester encore longtemps profondément inscrit dans les tréfonds du psychisme féminin, malgré les ambiguïtés dont il est entaché dans le monde contemporain. Mais il est vrai que Jacques, le père du fameux bébé de « Trois hommes et un couffin » se fabrique un faux ventre pour exprimer son désespoir de ne pas pouvoir être enceint...

D'après Georges Abraham, une seule chose continuera vraiment à distinguer, à l'avenir, les hommes et les femmes entre eux, c'est leur perception différente du plaisir et de la mort. C'est ce qu'il a tenté, nous explique-t-il, de montrer dans son roman. « Marthe, chère Marthe, se demande Matteo lorsqu'il va rendre une dernière visite à une jeune collègue emportée par une leucémie, ta mort, la mort d'une femme, est-elle pareille à ce que sera ma propre mort ? » Mais Marthe ne répond pas, et pour cause : pas parce qu'elle est morte, mais parce que l'auteur du livre, qui est un homme, se reconnaît incapable de lui suggérer sa réponse de femme.

Même scénario avec Elisabeth, la dernière maîtresse du héros, qui n'a que 18 ans, et qui est la fille d'un ami de Matteo, passé lui aussi de vie à trépas. Matteo est tourmenté par la superposition de l'amour pour la fille et de la mémoire du père. Mais Elisabeth, avec sa jeunesse, sa beauté, sa santé glorieuse, ne lui renvoie pas le moindre écho de son trouble — pas parce qu'elle est jeune, belle et saine, croit-on comprendre, mais parce qu'elle est femme.

Marthe, Elisabeth et les autres, qu'auraient-elles à dire si elles pouvaient parler, parler en leur propre nom ?

UN SENS A RECONSTRUIRE

La première erreur, semble-t-il aux auteures de ces lignes, qui ne sont pas sexologues, mais bien femmes, serait de croire qu'il ait pu se produire une évolution parallèle des hommes et des femmes dans leur relation à la sexualité. Pour qu'il en soit ainsi, il aurait fallu que la sexualité ait vraiment eu un sens pour les femmes dans l'ordre ancien (en dehors du sens extérieur d'être l'instrument de la reproduction), comme elle en avait un pour les hommes. Or, force est d'admettre que, en cette matière comme dans la plupart des domaines de la vie publique et privée, les femmes ont vécu jusqu'à une date récente sur le mode de la dépossession de soi, qui n'est pas précisément favorable à la production autonome de sens.

En somme, les hommes étaient des sujets, et ils le sont restés ; ce qui a changé, s'il faut en croire un sexologue d'avant-garde comme Georges Abraham, c'est qu'ils ne perçoivent plus la sexualité comme le paradigme privilégié d'une relation au monde fondée sur la domination et l'exploitation, mais que, parallèlement à la perte de crédibilité du mythe typiquement masculin de l'asservissement de la nature (Georges Abraham nous a reçues quelques jours après la catastrophe de Tchernobyl...) ils la vivent désormais dans la crainte et le tremblement.

Mais les femmes, elles, sont passées d'un état d'objets à un état de sujets. Le sens de leur sexualité, elles doivent l'inventer à partir de rien (sauf, peut-être les homosexuelles, auxquelles nous donnerons la parole une autre fois mais dont on peut déjà dire qu'elles sont sans doute les seules à avoir toujours vécu, à leur manière, une forme de subjectivité...) Si elles donnent parfois l'impression de ne pas avoir pleinement assimilé la muta-

tion de leurs partenaires, c'est en fin de compte plutôt bon signe ! Signe qu'elles refusent de brûler artificiellement les étapes, qu'elles veulent d'abord mener à terme leur propre critique du modèle séculaire où elles étaient réduites au rang d'objets — objets de reproduction ou de plaisir, objets indispensables au déploiement de la subjectivité absolue des hommes — avant de sauter à pieds joints dans un futur qui leur serait livré clés en mains.

L'AMOUR HYGIENIQUE

C'est vrai : le modèle de sexualité issu des nouvelles exigences d'égalité des femmes, ces perpétuelles attardées du sexe, n'est, par certains aspects, guère exaltant. Fondé sur la communication et sur le respect pointilleux de l'autre — de son désir et de son non-désir, de son droit au plaisir — il prête le flanc à la critique — rien que ça ! — de tuer l'amour. « De quelque façon, écrit Georges Abraham dans sa contribution à un livre collectif[3], ce qu'on appelle l'amour est contradictoire avec ce qu'on appelle l'égalité, et en particulier le consentement raisonnable (...) La situation de subjectivisation extrême (impliquée par le modèle paritaire, réd.) déconnecte l'érotisme de ses sources pulsionnelles pures et immédiates, et risque de le réduire à un discours et à un concept. »

Ne voir dans le sexe qu'un dialogue de partenaires, notent de leur côté les responsables du Cifern, c'est privilégier l'épanouissement physique et psychique de chaque membre du couple, en tant qu'individu, au détriment de l'espace proprement communautaire de la relation amoureuse. C'est aussi accepter la distance (par exemple sous la forme du refus de la cohabitation), le caractère transitoire de l'expérience, la possibilité, en cas de rupture, de recommencer très vite avec quelqu'un d'autre.

Dans son roman, Georges Abraham s'amuse à imaginer les formes extrêmes que pourrait revêtir un jour, si on n'y prend garde, cette sexualité hygiénique et aseptisée : les partenaires seraient attribués l'un à l'autre par ordinateur, mais ne seraient habilités à vivre ensemble qu'après avoir subi différentes épreuves concernant leur bon fonctionnement sexuel et leur capacité réciproque de communication ; par la suite, ils consacreraient à la sexualité un jour par semaine, toujours le même, ce qui leur permettrait de vivre les six autres jours « sans interférences érotiques » ; le jour fixé, l'accouplement proprement dit serait précédé d'une séance de gymnastique pré-coïtale et d'un repas aphrodisiaque ; les plus privilégiés pourraient recourir à une sorte de robot qui, par une stimulation adéquate des zones érogènes, les amènerait simultanément à un orgasme dont l'intensité aurait été préalablement programmée.

MACHISME PAS MORT

Tout ceci est aussi drôle qu'horrible, et l'on ne peut que partager l'épouvante de notre sexologue devant cette perspective apocalyptique. Il n'en reste pas moins que, tant que l'on continuera à reprocher aux victimes de viol d'avoir « aguiché » leur bourreau et tant que des hommes continueront à assommer leur femme en guise de dialogue ; tant que des publicitaires continueront à utiliser des fesses féminines pour vendre des photocopieurs et tant que Rambo continuera à faire un tabac dans nos salles de cinéma, la pathétique aspiration des femmes vers une sexualité « propre en ordre » constituera une réponse imparfaite mais nécessaire aux régurgitations d'un machisme que d'aucuns ont peut-être enterré un peu trop vite.

▶

GERMAINE GREER : EN ARRIERE, TOUTE !

Germaine Greer semble avoir tourné son char de 180 degrés. Pionnière il y a dix ou vingt ans, avec « La Femme Eunuque », de la libération sexuelle des femmes, elle s'élève aujourd'hui dans « Sexe et destinée » contre les mesures et les moyens de contrôle des naissances. Son livre est écrit avec une telle véhémence qu'on se demande s'il est né d'une expérience personnelle traumatisante.

En quelque 400 pages, avec une abondance, une surabondance de détails, elle soutient la thèse suivante : les sociétés ont toujours cherché l'équilibre entre leur fécondité et les ressources disponibles, elles ont trouvé des moyens « naturels » de contrôler leur sexualité. La découverte et l'utilisation d'autres moyens — pilule, stérilisation — sont venues perturber ces pratiques et ces équilibres millénaires et universels. En répandant dans le tiers monde, sous prétexte d'aider au développement, les moyens modernes de contraception, les pays occidentaux ont dépouillé les femmes des civilisations rurales traditionnelles des joies et de la sécurité que leur donnait la maternité.

Au niveau individuel, les familles à un, au maximum deux enfants, répondent au désir d'améliorer le niveau de vie dans la société de consommation. Les plans nationaux de limitation des naissances, comme aux Etats-Unis, sont inspirés du désir de la classe dominante de préserver son pouvoir et ses caractéristiques génétiques. Dans les programmes internationaux d'aide au planning familial, les tendances racistes et les abus sont évidents. La menace de la surpopulation mondiale est un argument destiné à faire vendre les produits de l'industrie pharmaceutique. Il faut faire marche arrière, laisser les sociétés et surtout les femmes libres de choisir leur taux de fécondité et de l'appliquer en revenant aux pratiques traditionnelles de contraception.

G. Greer a voulu écrire un livre polémique, un livre qui provoque la réflexion. Elle a voulu parler au nom des sociétés rurales traditionnelles assaillies (je cite) par la civilisation occidentale, soumises à des chocs culturels irrésistibles. Aura-t-elle réussi ? A susciter la discussion, sans doute. A aider les femmes ? Peut-être, mais j'en doute.

Elle traite de la libération sexuelle de la femme sans référence à l'évolution générale de la condition féminine. Elle renvoie à une sorte d'âge d'or qui se situe avant cette libération, dont elle voit surtout les inconvénients et les excès. Se sent-elle coupable d'y avoir participé ? S'effraie-t-elle d'avoir joué aux apprentis sorciers ? Ou suit-elle un nouveau courant de pensée qu'on voit se développer aux Etats-Unis ?

On reste sur sa faim malgré l'énorme érudition qui sous-tend « Sexe et Destinée ». Il manque à cette nouvelle page de « l'histoire de la lutte des femmes avec la vie et la mort » une ouverture sur l'avenir, une vision porteuse d'espérance. — **(pbs)**

* Grasset, 1986.

Ce point étant éclairci, reste à savoir quel pourrait être le véritable sens de la sexualité pour les femmes dans une ère post-égalitaire — une ère qui les verrait suffisamment libérées de la dictature masculine pour aller au-delà de l'anesthésiante obsession de parité. En face du « nouvel homme », fragilisé par la découverte de sa virile faillibilité, reste à découvrir ce que pourrait être l'identité sexuelle de la « nouvelle femme », différente de celle de l'homme, mais différente également de celle de la femme d'autrefois, opprimée, ou se débattant contre son oppression. Et ici s'ouvre un abîme de perplexité pour les observatrices (-teurs) de bonne volonté.

Comment se fait-il, par exemple, que selon de multiples témoignages, même chez les femmes émancipées, pour qui le modèle égalitaire est un acquis, l'orgasme soit souvent accompagné et déclenché par des fantasmes masochistes ? S'agit-il d'une superstructure culturelle, profondément incrustée dans l'inconscient, certes, mais destinée à disparaître dans un avenir plus ou moins lointain ? ou d'une exigence du psychisme, indissolublement connectée avec les exigences du corps ?

Photo G. Lagarde.

LES EXIGENCES DU CORPS

Mais les exigences du corps elles-mêmes sont-elles vraiment des données réfractaires à toute évolution ? Les sexologues nous disent que l'orgasme masculin se caractérise par son immédiateté (c'est comme un cadeau que l'homme reçoit), mais aussi par sa monotonie : toujours identique à lui-même, il pousserait l'homme à multiplier les expériences. En revanche, l'orgasme féminin est toujours une conquête, susceptible d'une élaboration presque infinie : c'est pourquoi, peut-être, beaucoup de femmes éprouvent le besoin de recourir à un cinéma intérieur ?

Photo Roland Burchkard.

En a-t-il toujours été ainsi, en sera-t-il toujours ainsi ? A ces questions, nous sommes désarmé(e)s pour répondre.

Il faut à l'amour, insiste Georges Abraham, une dialectique, car le sexe est à la fois lumière et ombre, connaissance et ignorance, permis et interdit. Le sexe a besoin d'altérité, de tension, de désordre. A un couple qui lui demande conseil pour ranimer l'intérêt de ses rapports, il répond un jour : « Soyez diaboliques ! ».

Oui, mais comment être diaboliques en restant libres, en laissant malgré tout à l'autre la chance de sa liberté ?

Silvia Lempen
Odile Gordon-Lennox et
Michèle Michellod

[1] « Né il giorno nè l'ora », éd. Frassinelli, Milan, 1986, en italien.

[2] Voir par exemple le chapitre consacré à ce problème dans « Amare l'amore », éd. Frassinelli, Milan, 1985, où Georges Abraham raconte « la journée d'un sexologue » (en italien).

[3] « Psychoneuro-endocrinologie du plaisir », par G. Abraham, P. Marrama, C. Carani, J.-M. Gaillard, collection « Biologie et psychologie », éd. SIMEP, 1985.

APHRODITE ET APOLLON

J'ai eu un grand plaisir à lire un ouvrage sur le mythe d'Aphrodite qui est, d'une certaine manière, au centre de la question de la sexualité. En effet, l'étude de ce mythe nous permet sans doute d'apprendre à réconcilier le sexe, l'émotion et la pensée. Et ceci n'est pas rien, car il nous faut aujourd'hui nous libérer de deux tendances : celle de notre culture judéo-chrétienne qui a assimilé la sexualité sans procréation au péché, d'où la culpabilité qui nous a entravés jusqu'il y a peu ; celle, récente, de la révolution sexuelle, qui a fait de l'acte charnel « une fonction hygiénique, un plaisir pour le plaisir ou un jeu de société. » (p. 44)*

Dans le mythe d'Aphrodite, l'amour sexuel représente une « puissance civilisatrice », une initiation au sacré, un art. Nous sommes loin de l'idée que « faire l'amour » c'est céder à ses instincts « animaux ». D'où le vif intérêt pour les féministes actuelles de rechercher les sources d'une pensée polythéiste, d'une vision qui réconcilie le corps, la beauté, la rencontre et le mystique. De se dégager donc du mythe d'Apollon qui a tant marqué notre monde occidental par son culte de la rationalité scientifique.

Ce livre de Ginette Paris s'inscrit dans la ligne d'un féminisme ouvert, basé sur des conceptions culturelles profondes. Il est en outre d'une lecture facile, ce qui n'est pas toujours le cas d'ouvrages traitant de mythologie. — **(grm)**

* La renaissance d'Aphrodite, de Ginette Paris. Préface de Marie Cardinal. Ed. Boréal Express, Montréal 1985.